

Le directeur d'Opéra qui se permettrait de nous offrir six heures de musique et un seul acte qui dure deux heures et demie, ferait de la belle besogne. Au lendemain de chaque représentation de cette taille, on aurait un autre gouvernement.

Hier, le prince de Bayreuth (c'est ainsi que les journalistes officiels de la localité appellent M Wagner,) a fait afficher un nouvel Ukase sur les murs de son théâtre. Il a prié le public de ne pas le rappeler, ni lui ni les chanteurs, ni personne de ne pas interrompre "l'œuvre d'art" par des applaudissements. On se l'est tenu pour dit, et pendant les six heures qu'ont duré les trois actes de la *Walküre* personne n'a bougé.

Pour comprendre comment un public peut ne pas applaudir quand il en a envie, il faut savoir, qu'ici on ne va pas au théâtre pour s'amuser, mais pour s'instruire ce public a peur de perdre une phrase, une nuance.

Hier, la trompette de Richard Wagner a sonné sa fanfare à quatre heures précises. On étoit le gaz ot, après une courte prélude, le rideau s'est partagé en deux. On sait que la *Walküre* commence par l'entrée de Siegmund qui se réfugie, sans le savoir, dans la demeure de son beau-père et qu'il y devient amoureux de Sieglinde, sa sœur, qu'il n'a jamais vue.

Eh bien, tenez-vous le pour dit, c'est un des plus beaux morceaux qu'il soit possible d'entendre, et j'ai rarement éprouvé, au théâtre, une sensation plus pénétrante. Ce sont des phrases plaintives qui peu à peu tournent à la plus haute expression de l'extase. On ne peut pas se faire une idée de ce morceau au piano, la musique de Wagner, quand elle passe à l'inspiration, ne peut pas s'exprimer au piano; il faut l'orchestre tout entier, le cadre du décor, l'ensemble qui enivre à la fois les yeux et le cœur. Wagner est tantôt un fou, tantôt un inspiré. C'est un singulier mélange de qualités superbes et de défaillances cruelles; quand il ne vous *empoigne* pas, il vous ennuie au-delà de toute expression.

Pendant un duo, on a parfois essayé d'applaudir, mais instantanément le public fait faire silence. La maître a défendu d'applaudir.

Sur ce merveilleux dialogue en musique, le rideau tombe.

Quelques-uns rappellent les artistes, on leur impose silence et sur ce succès considérable, la foule obéissante se retire sans oser rappeler les chanteurs.

C'est la même chose qu'hier. On croit l'opéra parti pour un succès considérable. Mais dès le deuxième acte, l'homme de l'avenir commence à vous ennuyer avec cette persistance dont il a déjà donné tant de preuves. Ce deuxième acte est insipide d'un bout à l'autre, toujours des dialogues; pas une situation, pas une phrase, une effroyable cacophonie qui dure une heure et demie, l'un des actes les plus assommants qu'on ait jamais entendu sur un théâtre. L'insensé prend une éclatante revanche sur l'inspiré. Aucun public, sauf celui-ci, n'écouterait cette horrible mélodie jusqu'au bout. Ceci n'est possible sur aucune autre scène que celle-ci, c'est l'*insensisme* le plus complet, et les onragés de dire :

Nous avons déjà entendu sept heures de musique sans un seul chœur. Wagner, qui domine si bien les masses vocales, les a écartées de son œuvre. Aussi, avec quelle joie salue-t-on la chevauchée des amazones, un petit chœur où l'on entend huit voix de femmes à la fois. On respire un instant; mais arrive la scène finale, celle où le Dieu Wotan repousse la Walküre de son Olympe sur la terre pour la punir d'avoir, contrairement à ses ordres, sauvé Siegmund dans le combat contre son beau frère. Sur ce dialogue finit l'acte, et sans la longueur démesurée de ce morceau l'effet en serait énorme. Mais tel quel il est encore saisissant. La lutte de Wotan, le combat intérieur entre le père qui voudrait pardonner et le Dieu qui doit punir est émouvante.

Wagner, dans les situations pathétiques, réduit souvent ses chanteurs à la pantomime et laisse à l'orchestre le soin de traduire leurs sensations. Il abuse de ce procédé qui n'est pas sans effet d'abord mais qui, répété si souvent,

devient horriblement agaçant. Sauf ce détail, la scène est d'un grand effet. Wotan, après avoir fermé les yeux à la Walküre, ordonne que les flammes enveloppent la montagne où elle reposera jusqu'au jour où un chevalier sans peur et sans reproche viendra la délivrer. Cette apothéose, car ce n'est pas autre chose, est fort belle comme décor, de tous les côtés, de vraies flammes sortent des rochers; cet incendie suffirait à faire le succès d'une féerie parisienne.

En somme, et vous savez que je dis la vérité rigoureuse malgré le duo, le chant des Walküres et la scène finale cette deuxième soirée n'est encore qu'une pièce destinée. On a payé les rares beautés de l'œuvre par un si colossal ennui qu'on ne sait plus gré au musicien des quelques émotions qu'il vous a données. Si cette partie des Nibelungen n'intéressait par le côté légendaire, si cher à ce public spécial, elle n'irait pas jusqu'au bout. On ne trouvera nulle part un auditoire capable de soutenir de telles fatigues, tant d'absurdités, un si grand nombre de monologues et de dialogues terrifiants. Non, ce n'est pas une œuvre théâtrale: c'est un rêve d'halluciné, qui compte d'imposer au monde un art épouvantable, c'est bien le cas de répéter que, seul, ce qui n'est pas de la musique de l'avenir proprement dite, est vraiment bon.

O pauvre Beethoven! toi qui as écrit dans la simplicité de ton âme les symphonies qui seront l'éternel orgueil de la nation allemande, grand Mozart, toi dont l'œuvre enivre le monde, doux Haydn, toi qui as écrit ces pages charmantes et magnifiques avec la simplicité de ton cœur naïf, vous tous grands et immortels génies de la musique allemande, souffrez qu'un simple mortel vous envoie de Bayreuth un souvenir reconnaissant pour les joies infinies que vous lui avez données et dont il vous sera redevable tant que son cœur battra.

Déjà les fêtes de Bayreuth, qui devaient être la consécration de cet audacieux qui veut vous faire oublier, commencent à ébranler sa puissance auprès de la fraction sensée du public. On peut encore pendant quelques années le suivre dans sa voie funeste, on peut recueillir les épaves précieuses de ce naufrage, où la musique allemande est en train de se noyer, mais voilà tout! Je ne sais quelle émotion pénétrante s'empare de moi en écrivant ces lignes, mon cœur déborde de reconnaissance et de joie en passant aux musiciens du passé, en même temps qu'une effrayable tempête de colère et d'indignation éclate dans mon cerveau contre l'homme qui aurait pu être un grand artiste, s'il avait composé avec son âme et non avec sa raison a-tolée par une vanité démesurée.

Et toi, grand et immortel Heine, viens à Bayreuth et regarde ce peuple, oublieux des grandeurs resplendissantes d'autrefois. Contemple cette jeunesse qui se contente maintenant de la poésie de M. Wagner. Reprends ton fouet pour un instant, et que les coups pleuvent sur le dos de ce peuple égaré, qui danse autour du veau d'or de la musique. Il se pourrait que ton sublime ricanement, qui entre comme un bistouri dans la peau des hommes, fût crever cet anthrax musical, la pire des épidémies qu'on ait connues dans les arts.

Bayreuth, 17 — J'ai entendu un duo entre un monstre et un ténor, ce qui ne se voit pas tous les jours. Une indisposition du dieu Wotan a retardé ce curieux spectacle d'un jour, cet ennuyeux personnage a pu réparaître sur le théâtre de l'avenir, dans *Siegfried*, troisième partie des Nibelungen.

Le premier acte me donne une occasion excellente de dire en peu de mots en quoi la deuxième manière de Wagner se distingue de la première. Le compositeur a élargi le cercle de l'ennui. Ce premier acte de *Siegfried*, le fils de Siegelinde, demande au nain Mime une épée pour courir l'aventure, ce premier acte dure une heure et demie. Trois personnes sont en scène, Wotan, le nain et Siegfried. Quand je dis trois, j'exagère, car sur ces trois personnages il n'y en a jamais que deux sur le théâtre, et c'est une sorte de dialogues en musique plus insupportables les uns que les autres.